

Françoise Chapelon

# Trop fragile

*La 4<sup>ème</sup> enquête de  
Camille Lorset à  
Montbrison*

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Françoise Chapelon, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Du même auteur :

— *Dors, mon ange,*

Éditions Faucoup 2015, Bookelis 2018.

— *Sous le lierre...*, Éditions

Faucoup 2015, Bookelis 2018.

— *Le Germe du mal*, Bookelis 2017.

*Site auteur : [https://francoise-  
chapelon.iggybook.com](https://francoise-chapelon.iggybook.com)*



## PRÉFACE

Voilà maintenant six années que les enquêtes de l'adjudante Camille Lorset de la Brigade de recherches de Montbrison rythment régulièrement mes lectures. J'ai la chance et l'honneur d'apporter mon humble « patte » à ces récits, par un travail en amont de relecture et de correction.

C'est en 2014 que Françoise Chapelon a timidement osé venir à mon contact alors que je commandais la brigade de gendarmerie de Montbrison dans la Loire (42). Elle m'a alors fait part de son envie de réorienter sa carrière professionnelle et de se consacrer à l'écriture de romans policiers. Elle voulait que je l'initie au fonctionnement et à l'organisation de la gendarmerie, ainsi qu'aux méthodes des enquêtes et investigations judiciaires.

Depuis cette date, avec mon mari Manuel Noguera qui commandait alors la vraie brigade de recherches du Monbrisonnais (!), nous avons la chance de découvrir en avant-première chaque roman sous un regard «

technico-gendarmique ».

De cette rencontre improbable sont nées une vraie amitié et une vraie collaboration. Dévoreuse de polars, je me soumetts très volontiers à ce travail de relecture des livres de Françoise et parfois j'avoue faire un rapide parallèle entre cette jeune gendarme et ce que j'ai pu être au tout début de ma carrière. Comme elle, passionnée de PJ, j'ai exercé en brigade, puis en section de recherches.

De plus, mes affinités avec Camille me permettent de poursuivre mon lien avec ce territoire du Forez que j'ai découvert et appris à apprécier pendant mon temps de commandement dans la Loire. Un petit clin d'œil aux amitiés forgées dans le Montbrisonnais.

Merci, Françoise, de cette confiance renouvelée à chaque nouvelle aventure de Camille, et bonne lecture à tous !

*Patricia Baudry,  
Capitaine commandant la brigade*

*autonome de Montbrison de 2011 à 2015.*

*« On récolte ce qu'on a semé.  
Les petites victimes d'aujourd'hui sont les  
monstrueux bourreaux de demain. »*

*Lisa Gardner*



# 1

Louise cala le rythme de ses foulées sur la musique latino de Kendji. Son propre souffle devint presque inaudible tandis que le son des guitares diffusé par les écouteurs vissés à ses tympans noyait son esprit d'une douce illusion de ne plus toucher terre. Elle quitta pour un temps le monde des vivants, de ces êtres si cruels qu'ils vous font parfois douter de vouloir continuer à vous battre. Elle aurait voulu garder les yeux fermés, faire disparaître le paysage pour mieux l'oublier. Mais les irrégularités du sol l'obligèrent à les rouvrir. Ses nouvelles *runnings* lui apportaient un tel confort qu'elle en oubliait presque que le chemin de terre sur lequel elle pratiquait son jogging quotidien n'avait rien d'un tapis de *cardio-training*. Elle avait bien tenté de courir en intérieur, d'exorciser son sentiment de culpabilité dans la chaleur moite des salles de sport. Mais elle n'y trouvait pas ce qui finalement l'apaisait le plus : le grand air. Elle avait besoin de sortir,

de respirer autre chose que l'atmosphère saturée de la métropole stéphanoise, de ses bureaux et de ses salles d'audience baignés du vent glacial des climatisations poussées à fond. Une envie de campagne, de nature, de retour aux sources. Le besoin de se sentir vivante, en somme. Pourtant, ce soir là, malgré ses efforts pour ne plus y penser, elle revit ce visage. Le visage d'Emma, à la fois doux et soudain si dur lorsque leurs regards s'étaient croisés. La souffrance dans sa pupille noyée de larmes. Le ton brisé de sa voix qui raconte l'horreur. Cette enfant avait vécu le pire qui puisse être infligé à une petite fille. Elle avait dû grandir avec le poids de cette souffrance quotidienne et traînerait toute sa vie ce fardeau de douleur. Parce que Louise le savait bien : rien n'efface jamais les larmes de l'enfance. Malgré cela, elle avait choisi le camp de son bourreau. Elle savait pourtant. Elle ne doutait pas un seul instant que cet homme fût coupable. Qu'il ait réellement fait ces choses décrites dans les moindres détails par son accusatrice. Elle avait ressenti dans sa chair de femme, dans son cœur de mère, la douleur exprimée par

cette adolescente qui avait l'âge de sa propre fille. L'espace d'un instant, elle avait haï celui qui, face à elle, n'était plus qu'un violeur d'enfant honteux et misérable dont le regard cherchait désespérément à fuir celui de sa nièce assise si près, trop près, de lui. La violence de cette confrontation avait ébranlé son âme, déchiré son cœur. Et elle devrait faire avec. Parce qu'elle savait, au fond d'elle-même, qu'elle avait fait le bon choix. Elle était avocate et avait prêté serment d'exercer ses fonctions avec « dignité, conscience, indépendance, probité et humanité ». Chaque nouveau cas était un défi de plus. Un défi à elle-même. Une nouvelle occasion de montrer que porter la robe avait un sens : celui d'apporter à chacun les moyens de se défendre équitablement sans pour autant minimiser la gravité des faits qui sont reprochés. Et même si c'était difficile, même si parfois le dégoût l'emportait, elle défendrait cet homme, elle irait jusqu'au bout.

Elle repensa au cas du petit Félix, mort sous les coups répétés de ses deux parents dans l'indifférence générale du voisinage, de

la famille, du monde entier. Il n'avait pas été difficile d'être la voix de ce petit martyr face aux monstres que son plaidoyer avait fait condamner à la plus lourde peine. La plèbe s'était ralliée à elle pour dénoncer l'infamie de ces gens et on l'avait congratulée lorsque le verdict était tombé. Défendre Emma aurait été tout aussi « facile ». Mais elle n'avait pas choisi ce métier pour la facilité. Et elle en assumerait toutes les conséquences.

Une crainte envahit doucement la jeune femme lorsqu'au détour d'une courbe elle avisa les silhouettes d'hommes qui arrivaient en contresens. Par prudence, elle ralentit imperceptiblement la cadence afin de mieux étudier l'allure de ceux qui croiseraient inévitablement sa route. Non pas qu'elle fût d'une nature peureuse, mais elle avait développé une tendance à se méfier d'emblée, compte tenu de sa connaissance désormais assez vaste de dégénérés en tous genres qu'elle avait eu l'occasion de croiser au cours de sa carrière. Et les individus qui à chacune de ses foulées se rapprochaient immanquablement d'elle ne lui inspirèrent

pas confiance. À tel point qu'elle songea un instant à stopper sa course et rebrousser chemin. Cette idée grossit encore lorsque la distance la séparant d'eux lui permit de comprendre que sur les trois au moins un, mais probablement le trio tout entier, était sans doute fortement alcoolisé. Pourtant, la crainte de l'effet que ce soudain changement de cap risquait de produire sur ceux qui n'étaient plus qu'à une centaine de mètres d'elle la fit douter. Comment réagiraient ces hommes s'ils percevaient sa peur ? Le temps lui manquait pour parvenir à une décision raisonnée. Elle poursuivit sa route, accélérant cette fois sa course afin de réduire d'autant le moment de l'inévitable rencontre. Dans un effort un peu gauche pour ne pas croiser leur regard afin qu'ils ne remarquent pas son émoi, son attention se fixa sur l'herbe desséchée qu'elle foulait, paille brûlée par le soleil de l'été et les pas des promeneurs. Lorsqu'ils furent à sa hauteur, elle eut cependant ce réflexe stupide de relever la tête. Et son regard croisa celui de l'un d'eux. La peur envahit cette fois tout son être, décuplant ses foulées. Elle voulut s'éloigner,

disparaître, ne plus ressentir cette pression infernale qui transformait chaque battement de son cœur en un assourdissant coup de glas et plombait chacun de ses pas. Elle ne courait plus, elle fuyait. Tandis que son cerveau lui dictait d'accélérer encore, ses muscles tétanisés par l'angoisse et la vitesse refusèrent cet effort supplémentaire. À bout de souffle, Louise s'arrêta et dut prendre appui sur ses cuisses le temps de laisser redescendre son rythme cardiaque. Sa vue se brouilla légèrement sous l'afflux d'adrénaline qui noyait son cerveau. Malgré l'intime conviction qu'elle ne devait en aucun cas regarder en arrière, elle opéra un léger pivot vers la gauche et, penchée en avant, les mains toujours à plat sur ses cuisses, elle vit les hommes revenir vers elle. D'un geste brusque, elle retira les écouteurs de ses oreilles. Ce qu'elle entendit ne la rassura guère. L'homme dont elle avait croisé furtivement le regard riait grassement et déclamait la prose subtile et imagée du séducteur qui cherche à exprimer tout le respect qu'il porte à la gent féminine : « Eh ! La pute ! Viens donc un peu nous sucer, mes

potes et moi ! T'es bonne, toi. Allez, fais pas ta timide ! On sait que t'attends que ça, salope ! » Le beau parleur, sans doute sous l'emprise d'alcool ou de stupéfiant, tentait, tout en avançant, de défaire sa braguette sans toutefois y parvenir. L'affligeant spectacle auquel il se livrait aurait pu prêter à rire, mais la menace était réelle et Louise ne trouva pas cela amusant du tout. Une femme seule contre trois hommes éméchés, totalement désinhibés, prêts à tout pour assouvir leur pulsion. Non, cela n'avait décidément rien de drôle.

Louise resta un instant immobile, feignant grossièrement de ne pas entendre l'invective. La distance à laquelle les hommes se trouvaient désormais lui permettait de voir plus nettement les traits de leur visage, sans en distinguer tout à fait les détails. Elle tressaillit en constatant que celui qui l'invectivait et qu'elle avait cru noir au départ avait en fait le crâne rasé et le visage entièrement couvert de tatouages lui donnant l'aspect d'une tête de mort. La menace lui parut encore plus grande. Il continuait à avancer dans sa direction malgré les

recommandations des deux autres « Allez, laisse tomber, mec, on y va, là ». « Écoute donc tes potes ! » criait la petite voix dans la tête de Louise dont le souffle à peine revenu lui manquait à nouveau. Et alors qu'elle avait entrepris de sonder les environs du regard à la recherche d'un projectile susceptible de mettre un terme à ce douloureux moment, le tatoué sembla lire dans ses pensées et tourna les talons, non sans pester contre cette braguette qu'il n'arrivait toujours pas à déboutonner. Louise n'osa croire que la chance avait soudain tourné en sa faveur. Elle poussa un profond soupir de soulagement en voyant s'éloigner les trois hommes qui, songea-t-elle à présent, n'avaient sans doute pas eu de réelles intentions à son égard. L'isolement du lieu et leur état d'ébriété évident avaient induit la délicate situation dans laquelle elle s'était retrouvée. À cela, si l'agression s'était effectivement produite, certains auraient sans doute ajouté sa tenue — un débardeur moulant et un short — qui avait forcément contribué à exciter les agresseurs. Le souvenir du plaidoyer d'un confrère lui revint en mémoire : « Mon client

était tranquillement assis au bar. Si la victime n'était pas passée tout près de lui en mettant en avant son décolleté dévoilant sa généreuse poitrine, nul doute qu'il ne l'aurait pas suivie dans les toilettes.» La jeune femme en question avait été frappée et violée par ce client qu'un trop-plein de testostérone et d'alcool avait poussé à passer à l'acte. Le pauvre homme n'avait pas pu lutter, vous pensez bien ! Soyons francs : elle l'avait bien cherché, non ?

Louise essuya son front moite et s'assura une dernière fois que les hommes ne revenaient pas. Leur silhouette disparut tout à fait au détour d'un virage et la jeune femme prit une profonde inspiration. Elle sortit son portable de sa ceinture de sport et rechercha un numéro dans la liste de ses contacts. Son appel resta sans réponse. Elle ne jugea pas indispensable de laisser de message. S'il ne répondait pas, c'est qu'il devait être en route.

Elle hésita encore. Peut-être pourrait-elle appeler Pietra, lui dire que malgré les mots durs que l'adolescente lui avait lancés au visage avant de rejoindre son père, elle ne lui en voulait pas. Lui répéter que malgré le

divorce elle l'aimait toujours, qu'elle était toujours sa petite fille et que cela ne changerait jamais. La tendre complicité qui les avait unies tant que Pietra n'était qu'une enfant ne pouvait pas disparaître comme ça, parce que son père et elle avaient fini par ne plus s'aimer au point de se détester. Parce que, cette séparation, qu'elle avait un temps redoutée, s'avérait une remise en liberté bien méritée après des années d'une captivité qui lui avait fait oublier l'essentiel : vivre. Son mari ne l'avait pas quittée pour une autre, mais il y avait eu d'autres femmes, elle le savait. Et une fois officiellement parti, il l'avait bien vite remplacée. De son côté, elle commençait à voir poindre un début d'aventure qui la faisait frissonner et lui rappelait qu'avant d'être une épouse et une mère, elle était une femme. Le regard de cet homme sur elle ne mentait pas. Il la désirait et elle se plaisait à jouer avec lui à ce petit jeu de séduction qu'elle ne pratiquait plus depuis bien longtemps.

Sa vie était en train de changer, et cela lui plaisait.

Elle regarda l'heure à son portable. Il ne

devrait plus tarder à la rejoindre. Elle oublia l'idée d'appeler sa fille et tenta de remettre un peu d'ordre dans sa coiffure. Avec les cheveux collés par la sueur, elle n'offrait pas d'elle le plus séduisant tableau. Elle rangea le portable dans sa ceinture, et s'apprêta à replacer les écouteurs dans ses oreilles pour reprendre sa course jusqu'au point où elle pensait le retrouver. Elle remarqua alors le lacet défait de sa *running* et s'agenouilla pour le renouer. Lorsqu'elle vit l'ombre devant elle soudain dépasser celle de sa propre silhouette, elle se releva lentement et eut tout juste le temps de se retourner. Sonnée par la violence et la soudaineté du coup, elle n'entendit pas les mots prononcés par l'homme dont elle reconnut le visage. Elle chancela. Dans un halo de lumière vive, l'ombre vacilla devant ses yeux qui se fermaient malgré ses efforts à les maintenir ouverts. Étourdie, ivre, elle sentit les ténèbres l'engloutir. Dans un bruit sourd, son corps inerte s'écrasa au sol.

\* \* \*

La chaleur étouffante de l'été avait contraint les occupants de la caserne à laisser les fenêtres ouvertes : l'air extérieur était, certes, brûlant, mais il demeurait plus respirable que l'étuve des bureaux de la brigade soumis durant la journée aux rayons les plus chauds du soleil. Les polos entrouverts portaient la marque laissée par la sueur aux endroits stratégiques. Le faible effectif de ces journées du mois d'août ne suffisait pas à éviter les relents âcres dus à ces sécrétions naturelles qui imposaient de maintenir un flux d'air permanent pour la survie de tous. Car s'il ne parvenait pas à rafraichir les lieux, le léger courant d'air fournissait tout de même l'oxygène nécessaire qui venait à manquer dès qu'on fermait une fenêtre.

Loin de la canicule forézienne et du tumulte des rues de la sous-préfecture ligérienne, Camille offrait aux ardents rayons du soleil sa peau encore humide qu'une brise marine rafraichissait délicieusement. Allongée sur le sable blanc de la côte d'émeraude, sur une plage quasi déserte où

l'avait conduit un chemin escarpé à flanc de colline, la jeune femme savourait cet instant de douceur après avoir goûté le sel des vagues armoricaines. Le cri des mouettes au-dessus de la falaise qu'elle avait longée quelques minutes plus tôt se mêlait au murmure du ressac et au souffle de sa propre respiration : comme une enfant, elle avait couru dans l'écume et plongé dans l'eau fraîche tête baissée. Pendant plusieurs minutes, elle avait sauté, joué à frapper la surface de l'eau en poussant des cris de joie, plongé jusqu'au fond pour sentir la caresse des algues sur son ventre et ne remonter qu'au bord de l'asphyxie. Saoule de plaisir, elle s'était laissé porter par les flots d'une mer calme. Les bras en croix, le regard tourné vers le bleu d'un ciel sans nuages, elle avait écouté le clapotis amniotique qui la coupait d'un monde soudain devenu si lointain. Le sable chaud offrait à présent un matelas doux à son corps que de petits frissons parcouraient tandis que la brise emportait les dernières gouttes salées. Les yeux clos, la jeune femme voulut ne plus penser à rien. Oublier le travail. Oublier les

déceptions de ces dernières semaines. Oublier l'ingratitude. Tout oublier.

Camille n'avait pas obtenu la promotion escomptée. L'entretien avec le commandant du groupement de la Loire quelques mois plus tôt s'était pourtant plutôt bien déroulé. Le colonel avait écouté avec un intérêt non dissimulé les explications de l'adjudante qui espérait alors décrocher le grade d'adjudante-chef. Les enquêtes qu'elle avait dirigées au cours de ces deux dernières années avaient été couronnées de succès ce qui avait permis de la conforter dans son choix de rejoindre la brigade de recherches de Montbrison dans laquelle son propre père avait servi vingt ans plus tôt. Mener des enquêtes de police judiciaire était devenu sa raison de vivre et elle avait émis le souhait de ne pas quitter l'unité montbrisonnaise dans laquelle elle se sentait désormais « comme à la maison ». Le colonel n'avait d'ailleurs pas semblé hostile à cette idée : l'imminent départ à la retraite de l'adjudant de Vasco fragiliserait l'effectif. Se priver de surcroît des services de cette brillante jeune femme, officier de police

judiciaire, ne paraissait pas judicieux. Tout semblait propice à lui permettre de troquer sa barrette jaune au liseré rouge d'adjudante contre la blanche. Mais un grain de sable était pourtant venu enrayer la machine, condamnant sans appel les espoirs légitimes de la candidate au prétendu avancement : les récents coups d'éclat de Camille n'avaient pas été du goût du parquet qui l'avait fait savoir.

Camille avait en effet pris quelques libertés avec le règlement lors de sa dernière enquête en omettant, par exemple, d'en référer à sa hiérarchie, et ce au péril de sa propre vie. Ces entorses avaient fortement contrarié la procureure générale qui avait exprimé une solide réticence concernant la promotion souhaitée. Le commandant de la compagnie de Montbrison avait lui-même été sommé de veiller sur ses troupes avec plus de fermeté. Quant aux tentatives du capitaine Vasseur d'interférer en faveur de sa jeune recrue dont il reconnaissait les maladresses, mais vantait sans hésitation le courage exemplaire depuis sa prise de poste quelques années plus tôt, elles ne convainquirent pas

davantage. Les électrons libres n'avaient pas leur place au sein d'une unité de gendarmerie. Pour l'avancement, il allait falloir attendre le prochain tour.

De Vasco, lui s'en était mieux sorti : les bourdes pourtant nombreuses de l'homme n'avaient, semblait-il, pas pesé très lourd face au terrible deuil que celui-ci avait connu durant l'enquête. Cela avait-il réellement eu son poids dans la balance ? Toujours est-il que l'adjudant faisait cette année bel et bien partie du lot des promus. Une aubaine puisque ce dernier avait, dans le même temps, fait connaître son souhait de prendre sa retraite.

Lorsque les résultats tombèrent, le capitaine Vasseur encouragea Camille à retenter sa chance plus tard. Elle méritait cet avancement, mais elle devrait faire preuve d'un peu de patience. Sa jeunesse et sa fougue étaient de vrais atouts, mais un léger manque de maturité la desservait encore. Et elle allait devoir se soumettre à quelques sacrifices et accepter de ne plus diriger d'enquêtes pendant un certain temps. Cette nouvelle lui avait tout d'abord fait l'effet

d'un coup de massue. Pire, un coup de règle sur les doigts de l'écolière prise en faute qu'elle eut l'impression de redevenir soudain. Depuis le jour où elle avait rejoint l'unité de Montbrison, elle avait été désignée directrice d'enquête. Pourrait-elle accepter de se soumettre aux décisions qu'on lui imposerait ?

Il lui avait fallu un peu de temps pour se faire à cette idée et digérer la sanction. Et elle avait fini par ravalier sa fierté. Quel autre choix avait-elle, de toute façon ? Une force intérieure la guidait et lui assurait un équilibre sans faille : le sentiment de former, avec ses collègues de la BR, dont Thomas Finet et Sabine Dumoulin, une équipe de choc. Une équipe soudée dans laquelle chacun trouvait en l'autre un appui solide et d'une totale loyauté. Une enquête était un travail collectif. Finalement, elle se persuada que rien ne changerait vraiment.

Le mois d'août tirait à sa fin. Camille avait délaissé son unité pour quelques jours de vacances bien mérités sur les côtes bretonnes. Ses premiers véritables congés depuis son affectation au cœur de la plaine du

Forez. C'est donc sans elle que, réunie dans la salle de briefing, la brigade célébrait comme il se doit la promotion de l'un des leurs. Pragmatique, l'adjudant-chef de Vasco avait souhaité différer de quelques mois cette petite fête afin de la faire coïncider avec son départ à la retraite anticipée. Le pot offert par la brigade permit ainsi de faire d'une pierre deux coups. Et à l'adjudant-chef de réaliser une belle économie.

Le capitaine Vasseur termina son discours et leva sa coupe de champagne « à la santé d'un homme aux états de service irréprochables ». Fin connaisseur de la tradition à laquelle il avait souvent assisté en tant que simple spectateur, de Vasco s'avança et trempa son gallon blanc au liseré rouge dans la coupe tendue. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'annonce de sa promotion, mais de Vasco n'avait pas repris ses fonctions, trop affaibli par le choc subi à l'occasion de la mort brutale de sa mère. Il n'était pas parvenu à surmonter ce sentiment de culpabilité qui ne s'effacerait probablement jamais. Son congé maladie s'était prolongé et son retour place des

Comtes du Forez, à cette occasion, lui permettait de saluer une dernière fois celles et ceux qui avaient croisé son chemin au cours de toutes ces années. Il porta un toast à cette bonne vieille brigade en souhaitant à tous de continuer à faire aussi bien sans lui, ce qui, ajouta-t-il sans vouloir être drôle, n'allait sans doute pas être simple compte tenu de l'irremplaçable expérience qui était la sienne et dont ils allaient devoir à présent se passer.

— Camille n'imagine pas ce qu'elle manque, commenta Thomas à l'oreille de Sabine qui hocha la tête en se pinçant la lèvre inférieure.

— Franchement, je ne sais comment on va faire sans lui. Lui qui nous a tout appris !

Leurs rires étouffés attirèrent l'attention de leur collègue qui s'approcha, la bedaine en avant et le verre à la main.

— Je vois que Lorset n'a pas pris la peine de venir assister à ce qui doit être pour elle une petite déculottée. C'est pas joli-joli de ne pas savoir accepter la défaite... De Vasco fit claquer trois fois sa langue contre ses dents. Pas très fair-play, commenta-t-il.

Sabine secoua la tête :

— Camille est en vacances, Romuald. Elle serait venue si elle avait pu.

Il haussa les épaules.

— De toute façon, cette gamine n'en fait qu'à sa tête. Ce recadrage lui mettra peut-être un peu de plomb dans la cervelle. Et vous deux, je vous conseille de vous en méfier, parce qu'elle risque bien de vous faire plonger avec elle, un de ces quatre.

L'index de de Vasco se dandinait devant leurs yeux. Le maître du bon sens les mettait en garde et ils avaient bien du mal à conserver leur sérieux. La sueur ruisselait sur son visage, plaquant à son front la frange trop régulière du postiche que les années n'avaient ni dégarni ni blanchi, avantage indéniable qu'offre la prothèse capillaire amovible sur le cheveu humain naturel.

L'incompatibilité d'humeur entre les adjudants Lorset et de Vasco avait donné lieu à de mémorables prises de bec au sein de la BR. Une distraction dont ceux qui restaient allaient désormais également devoir se passer.

— Comme une bonne nouvelle n'arrive

jamais seule, reprit le capitaine Vasseur en saluant de Vasco qui venait de vider sa troisième flûte de champagne, j'ai le plaisir de vous annoncer l'arrivée imminente du lieutenant Ortega. Je vous avais indiqué que notre effectif allait sans doute être rapidement complété, suite au départ de Romuald. Le lieutenant Manuel Ortega prendra ses fonctions dès la semaine prochaine. C'est un homme qui possède une grande expérience du terrain, puisqu'il a servi dans différentes brigades de recherches, du Nord, du Jura et plus récemment d'Ardèche avant d'être nommé chez nous. Je compte sur vous pour lui réserver le meilleur accueil.

Le parfum de l'huile de coco et les cris d'enfants surprirent Camille qui se redressa brusquement. La plage, déserte à son arrivée, s'était remplie de monde. Une foule de vacanciers venaient de débarquer sans crier gare. L'invasion était totale. La jeune femme écarquilla soudain les yeux pour mieux les refermer sur une image d'une violence absolue. Elle dut les rouvrir pour chasser

cette vision charnelle imprimée sur sa rétine, mais le réel s'imposa de nouveau. Devant elle, à quelques mètres du petit tas de vêtements qu'elle tira machinalement à elle comme pour en former un rempart, le corps nu d'un homme s'offrait à son regard. Nu. Tout nu. Nu comme un vers. La peau tannée par des années, des décennies de bronzette intégrale, fripée, rabougrie par endroits, des endroits que la vue de Camille tenta de flouter naturellement. Mais elle eut beau plisser les yeux, elle voyait toujours. Elle détourna le regard, tourna la tête. À droite, à gauche, à quelques mètres, à perte de vue, il y en avait partout !

Soudain, elle comprit le pourquoi de la corde tendue qui coupait la plage en deux : ce côté-ci, celui où les rochers offraient ça et là de belles petites caches où l'on pouvait également profiter d'une ombre sans doute bénéfique aux heures les plus chaudes du jour, où elle avait elle-même choisi de s'allonger, sans réfléchir vraiment, et avait fini par s'endormir, ce côté était celui de ces gens que son père et ses sœurs s'étaient amusés autrefois, à l'occasion d'un séjour

dans le Var, à appeler les « culs nus ». Et elle en était cernée !

Le rouge aux joues, Camille rassembla ses effets personnels et enfila hâtivement son débardeur. Une brûlure se fit ressentir tandis que le tissu glissait sur la peau de ses bras. Elle n'y prêta pas plus d'attention. En quelques secondes, elle disparut dans la lande et d'un pas rapide et sans se retourner, regagna le parking où elle avait quelques heures plus tôt garé sa voiture.

\* \* \*

Jacques compta le contenu de son tiroir-caisse une deuxième fois. Il laissa les pièces et roula les quelques billets de vingt et dix euros qu'il glissa dans la poche intérieure de son blouson, histoire d'avoir un peu de monnaie sur lui. Il nota consciencieusement le montant retiré afin de régulariser dès le lendemain. Sa mère avait l'œil et elle aurait vite fait de lui signaler qu'il manquait quelque chose. L'argent n'était pas un sujet avec lequel on pouvait plaisanter. Il l'avait vue tant de fois compter et recompter la

recette de la semaine le dimanche matin, à la table familiale : les petits tas de pièces qu'elle empilait soigneusement, les liasses de billets qu'elle maniait avec une dextérité impressionnante. Son regard jamais dévié de sa tâche qui l'accaparait totalement. La cigarette aux lèvres, elle souriait à mesure que les tas augmentaient. Rien ne semblait l'émouvoir autant que de compter son argent, chaque dimanche, au petit-déjeuner. Aux côtés de ses frères, assis au bout de la table, chacun devant son bol de Benco, Jacques avait observé cette femme si belle pour laquelle il avait tant d'admiration, évitant de prononcer une parole pour ne pas la déconcentrer sous peine de voir le sourire s'effacer et les injures pleuvoir. Les années avaient passé. L'image était restée, intacte.

Aujourd'hui, les paiements en espèces étaient devenus rares. Les comptes du dimanche matin n'avaient plus le même attrait. Mais Yvette prenait encore soin de vérifier si son fils méritait bien la seconde chance qu'elle avait accepté de lui donner en lui cédant les clefs de la boutique familiale.

Jacques plaça la caisse dans la remise. Le

volet métallique de la devanture baissé, il dut allumer pour y voir plus clair. Tout semblait en ordre. Il éteignit le plafonnier et referma soigneusement la porte du magasin.

Une fois dans l'arrière-boutique, il tâta ses poches à la recherche de son paquet de cigarettes. Ses doigts rencontrèrent le papier laissé sur le comptoir à son intention et qu'il n'avait pu lire qu'après le départ des derniers clients. Il pinça les lèvres, relut le message. Puis il le replia et le glissa dans la poche arrière de son jeans. Il sortit alors son paquet de Marlboro et sourit à l'idée du plaisir qui l'attendait. La flamme illumina sa pupille. La première bouffée de la soirée. Il inspira profondément et savoura ce petit supplément de bonheur qu'il s'octroyait chaque fin de journée, au moment de la fermeture. Une espèce de rituel qui s'était installé dans sa vie sans qu'il l'ait vraiment décidé au départ et qui lui donnait pourtant l'illusion d'être maître de son destin. Parce qu'il pouvait très bien décider de ne pas allumer cette cigarette. Mais depuis près de quatre mois, conscient qu'il n'y était pas obligé, qu'il était libre de ne pas le faire, il sortait son paquet de la

poche de son blouson et allumait sa cigarette. À la même heure, chaque soir, au même endroit. Depuis cent-quatorze jours.

Dans la rue, les habitués s'attardaient aux terrasses des cafés. La chaleur des journées d'été qui n'en finissaient plus donnait à certains le prétexte de devoir se désaltérer encore en payant une nouvelle tournée. Quelques-uns avaient tellement dû apaiser leur soif qu'ils ne maîtrisaient plus l'intensité de leur propre voix. L'une d'elles s'échappant du trottoir d'en face lui était familière. Il préféra l'ignorer et accéléra le pas. L'homme passablement éméché ne le laissa pas s'en tirer si facilement :

— Eh ! Le marchand de chaussures ! Viens boire un petit coup avec nous, mon gars ! Viens donc payer ta tournée !

Jacques fit un signe de la main pour décliner l'invitation et pointa son index vers sa montre.

— Pas le temps, désolé. Une autre fois.

Il pressa le pas, peu désireux de laisser à l'autre le temps de revenir à la charge. Ce qu'il fit malgré tout, ameutant tout le quartier jusqu'à ce que le barman hausse à son tour le

ton.

Jacques avait enfin remonté toute la rue Tupinerie pour déboucher sur le boulevard. Un coup d'œil à sa montre et il comprit qu'il allait devoir courir un peu. Le bus numéro 305 amorçait déjà le virage dans sa direction et il ne pouvait pas le manquer. Il n'avait pas ce luxe-là. Le trafic dense de ce début de soirée était son plus sûr allié. Au feu, il traversa et en quelques enjambées parvint à l'arrêt de bus où une file se forma à l'approche de l'autocar. Un vague sourire au chauffeur en passant son badge dans la machine qui le remercia d'un bip retentissant et il fila s'asseoir au fond, là où chaque soir, depuis près de quatre mois il avait l'habitude de prendre place. Là encore, il sentit la satisfaction le gagner. La veille, dans ce même bus, il avait choisi le même siège. Comme le jour précédent, et comme tous les jours qui avaient précédé. Ce siège-ci, et pas celui-là. Parce qu'il l'avait décidé. Parce qu'il avait eu le choix. S'il avait voulu s'asseoir sur un autre siège, il aurait pu. Il était libre de choisir. Et il s'enivrait de cette liberté.

Quinze minutes plus tard, il était arrivé à destination. Il laissa le 305 pour poursuivre sa route à pied et quitta la départementale. La voie qu'il emprunta alors s'éloignait encore de la ville pour rejoindre quelques hameaux isolés. Bientôt, le bitume laissa place à un chemin herbeux. La soirée était douce et à mesure que s'estompait derrière lui le bruit de la route et de son trafic incessant, il pouvait apprécier le calme de cet endroit et la fraîcheur naturelle dégagée par la végétation, là où elle avait subsisté aux assauts cuisants de l'été. Les branches alourdies des cognassiers offraient leurs fruits bientôt mûrs, mais il leur préféra ceux du mûrier sauvage qu'il cueillit délicatement, évitant soigneusement les ronces épineuses. Lorsque la peau creva sous ses dents, la mûre libéra son jus sucré qui lui procura les frissons de son enfance dans laquelle il bascula l'espace d'un instant. Il se revit, gamin, courant sur les chemins, respirant jusqu'à l'ivresse le bon air de cette nature sauvage qui le rendait vivant. Loin du monde des adultes. Loin de l'école et de ses règles stupides. Loin des autres enfants et de leurs jeux cruels. Le fruit

rouge de l'églantier si justement appelé gratte-cul glissé à son insu dans son short. Les moqueries, les brimades. Les coups de pied, les coups de poing. L'espoir d'un réconfort dans les bras de sa mère. La gifle en réponse à sa naïve tentative d'approcher de trop près cette femme si dure qu'il dérangeait encore. Tant de larmes retenues. Tant de douleur jamais exprimée.

Jacques sentit le brouillard envahir l'iris gris de ses yeux. Il cilla plusieurs fois pour chasser cette faiblesse qu'il avait fait le serment à lui-même de ne plus laisser voir. Parce que montrer qu'on est faible ne peut qu'attirer les problèmes quand prétendre être fort vous assure le respect. Cela, il avait fini par le comprendre. Les coups dans l'âme ont leurs bons côtés : ils vous font grandir, font de vous des hommes. Personne ne lui dicterait plus sa conduite désormais. Personne ne crèverait plus cette carapace qu'il avait eu tant de mal à se forger au fil des années, au rythme des emmerdes qui avaient ponctué sa vie. L'enfant fragile était mort. En prison, on ne laisse pas son passé faire de vous une proie. On devient vite un

homme, parce qu'on n'a pas le choix.

Lorsqu'il poussa le portail de la maison, le ciel avait commencé à s'obscurcir. Des nuages sombres avaient soudain accéléré le temps. La douce soirée de cette fin d'été se changea brusquement en une nuit précoce. Un vent frileux fit claquer un volet à l'étage. Un éclair creva le ciel qui devenait plus noir à mesure qu'il gravissait l'escalier. L'assourdissant coup de tonnerre qui suivit le précipita vers l'intérieur. Il referma la porte, soulagé d'être rentré à temps. L'orage qui s'annonçait promettait d'être violent.

Dès qu'elle entendit la porte claquer, Diane sortit de la cuisine d'où un agréable fumet s'échappait. Elle hésita, visiblement contrariée. Elle resta finalement sur le seuil, tandis que Jacques levait vers elle le regard du coupable pris en flagrant délit.

— Ils ont appelé. Qu'est-ce que tu vas leur dire, cette fois ?

*Cher Jacques,*

*Je ne puis vous dire à quel point votre lettre m'a émue. Les mots qui sont les vôtres font écho à tant de souvenirs enfouis au fond de mon cœur. Nous avons en commun un passé douloureux. Tant de choses nous séparent et pourtant... La solitude que nous avons connue, chacun de notre côté, nous rapproche aujourd'hui. Je voudrais tant que nous puissions avoir ensemble un présent, à défaut d'un passé. Et pourquoi ne pas rêver d'un avenir plus beau dès lors que nous pouvons maintenant allier nos forces, n'être plus qu'un, en quelque sorte ?*

*Vous m'avez demandé ce qui motivait ma démarche, pourquoi j'avais choisi d'écrire à un détenu. Je vais tenter de vous l'expliquer. Simplement. En vous disant qui je suis. En vous racontant mon histoire. Vous verrez à quel point, malgré nos différences, nous sommes vous et moi, semblables en bien des façons.*

*Votre mère voulait une fille. Après quatre garçons, cela peut se comprendre. Mais n'excuse en rien son incapacité à vous aimer*

*tel que vous étiez. J'ai bien du mal à imaginer ce traumatisme qui a été le vôtre lorsqu'on vous obligeait à porter des vêtements féminins et à garder les cheveux longs. Comme il a dû être difficile pour vous, cher Jacques, de savoir qui vous étiez vraiment. J'ai de la peine en songeant à ce petit garçon empêché d'être lui-même dans cet accoutrement. J'entends les moqueries que vous avez subies. J'ai de la tendresse pour celui qui a affronté seul tous les instants de doute, tous les questionnements. J'aurais tant voulu croiser votre chemin, être celle qui vous tend la main.*

*Comme vous, je suis née dans une famille de garçons. Ma mère espérait, elle aussi, cette fille que la vie s'acharnait à lui refuser. Elle y avait pourtant renoncé, lorsque la Providence lui prouva qu'elle avait eu tort de ne plus y croire. Je suis venue au monde un jour d'orage. Le Ciel avait décidé d'accueillir mon arrivée en fanfare ! On m'a raconté qu'un effroyable coup de tonnerre avait fait trembler les vitres au moment où je pointais le bout de mon nez. Il faut dire, en effet, que ma naissance fut quelque peu*

*mouvementée : le cordon ombilical enserrait mon cou, si bien que j'étouffais avant même d'avoir pu respirer hors du ventre de ma mère. Par chance, ce manque d'oxygène n'eut pas les conséquences terribles qui en découlent parfois. Je dis par chance, bien sûr pour moi-même qui ne serait plus là pour vous raconter cette histoire si la belle Providence en avait voulu autrement, mais pour mes parents surtout qui avaient, un an auparavant, subi la perte de leur troisième fils pendant l'accouchement. Une histoire épouvantable qui traumatisa maman. Aujourd'hui encore, elle porte un médaillon à l'effigie de l'ange Gabriel, prénom choisi pour ce frère que je n'ai pas connu. C'est sans doute pour toutes ces raisons que nous avons toujours été si proches, elle et moi, et que j'ai toujours perçu en elle ce besoin de me protéger, de m'envelopper dans un cocon douillet, pour m'épargner les souffrances du dehors. Jusqu'à m'étouffer un peu parfois, je dois l'admettre !*

*Je ne devrais pas dire ce genre de choses. Surtout à vous qui dites ne pas avoir connu l'étreinte réconfortante d'une mère aimante.*

*Je vous plains de ne pas savoir combien il est doux de sentir ce contact charnel avec celle qui peut, si elle le veut, effacer d'un baiser ou d'un simple mot tendre la blessure profonde qui fait saigner votre âme. Ma mère a toujours été là lorsque j'avais besoin d'elle. Ma vie n'a pas été facile et c'est sans doute grâce à elle, à sa présence sans faille à mes côtés dans les pires moments, que j'ai pu devenir celle que je suis à présent. Cette force, je voudrais vous la faire partager aujourd'hui. Pour compenser un peu celle dont vous avez été si injustement privé.*

*Je vous laisse pour aujourd'hui, mais vous écrirai bientôt une nouvelle lettre.*

*Tenez bon, cher Jacques. Vous n'êtes plus seul désormais.*

*Bien à vous,*

*Diane.*



— On commençait à s'inquiéter ! Tu n'as pas entendu mes appels ?

Camille se laissa tomber dans le canapé du salon en soupirant.

— J'avais oublié mon portable dans la voiture. Je me suis endormie sur la plage.

— La plage ? Mais, je croyais que tu étais partie courir !

Yann semblait mener un combat avec toutes les poêles et casseroles de la maison. Le jeune homme pestait contre le peu d'ustensiles en bon état mis à la disposition des vacanciers qu'ils étaient.

— Non, mais regarde-moi le fond de cette poêle ! Qui peut encore faire cuire un steak dans un truc pareil ? C'est un coup à chopper le cancer sur-le-champ ! Regarde, si je gratte un peu, le revêtement s'en va !

— Papa ?

— Non, mais sérieusement, ça ne va pas se passer comme ça ! Ils vont m'entendre à l'agence ! Lucas, bon sang, baisse un peu le

son de cette télé, tu veux bien ?

— Papa ?

— On paye assez cher, non ? Même pas de passoire, merde ! Je fais comment avec mes nouilles, moi, maintenant ? Lucas, je t'ai dit de baisser !

— Papa !

— Quoi, papa ? Tu vois pas que je suis occupé, là ? Qu'est-ce que tu... ?

— Elle est toute rouge, papa. C'est bizarre, non ?

— Bon sang, mais qu'est-ce qui s'est passé Camille ? Tu... Ton visage...

— Mmmm. Je me suis endormie.

Yann posa délicatement le revers de sa main sur le front de la jeune femme.

— Tu es brûlante. Tu as pris un coup de soleil. Ma parole, on dirait que tu sors du four !

— Ça chauffe... J'ai mal à la tête...

— Lucas, va vite me chercher la trousse bleue dans la salle de bains, s'il te plaît. Ça va aller, ma chérie, je vais m'occuper de toi.

L'eau de cuisson des pâtes se mit à déborder. Yann laissa s'exprimer toute l'exaspération que la situation lui évoquait en

termes que Lucas s'amusa à répéter.

— Lucas, je t'en prie, n'en rajoute pas. Et pour la dernière fois, BAISSÉ-MOI LE SON DE CETTE TÉLÉ ! Tiens, avale ça, ma chérie, ça va te soulager. Lucas, tu vas rester auprès de Camille et veiller sur elle. Je file à la pharmacie acheter quelque chose à mettre sur ses coups de soleil. Je fais au plus vite.

Camille le retint par la manche. Elle ouvrait grand les yeux et parla sans vraiment desserrer les dents comme pour éviter à la peau de son visage de se craqueler.

— Yann... J'ai vu des hommes tous nus. Et des femmes aussi. Elles avaient des seins tout tombants... C'était...

— Quoi ? Qu'est-ce que... ?

— Pourquoi elle dit ça, papa ?

— C'est rien, mon grand. Je pense que c'est la fièvre. Elle délire.

— Des zigounettes toutes fripées...

— Ah ! Ah ! elle a dit des zigounettes !

Lucas se tordait de rire. Son père fronça les sourcils.

— Tu ne la quittes pas des yeux, d'accord ? Je serai vite de retour.

Yann démarra la voiture et sortit de la

résidence. Dans la casserole, les pâtes avaient doublé de volume. Le sang des steaks posés sur le bord du plan de travail encombré ruissela sur le sol. Le début des vacances s'annonçait prometteur.

Lucas se flanqua à plat ventre devant la télé pour ne rien manquer de son film préféré qui passait en boucle depuis leur installation dans l'appartement dépourvu d'ustensiles de cuisine dignes de ce nom, mais fort heureusement équipé d'un lecteur DVD en état de fonctionner. La voix de Sid en train de jouer les baby-sitters avec les bébés dinosaures envahissait la pièce. Devant l'Âge de glace, Camille cuisait à petit feu.

Une vibration au fond de son sac la tira du coma dans lequel elle semblait peu à peu. Elle tendit le bras et parvint à le faire glisser jusqu'à elle. En déséquilibre sur la table basse, le sac déversa son contenu sur le sol. Le portable en avait vu d'autres. Une fissure de plus ou de moins... Cette fois-ci, elle avait eu de la chance, il fonctionnait toujours. Un message de Sabine. Elle se redressa. Son cœur se mit à battre plus fort en lisant le bref contenu du SMS. Elle se releva en grimaçant

légèrement et se réfugia dans la chambre parentale pour y trouver un peu de silence. Après une courte attente, la voix de Sabine résonna dans l'appareil.

— Oui, tout se passe bien, je te remercie. Tu dis qu'un corps a été retrouvé. Tu me racontes ?

\* \* \*

— Il s'agit d'une femme. Je dirais entre trente-cinq et quarante-cinq ans. Difficile de lui donner un âge plus précis, vu l'état... L'autopsie nous en dira plus.

— Une idée de ce qui a pu causer la mort ?

La légiste pinça les lèvres.

— Impossible à déterminer avec certitude pour l'instant : les blessures sont tellement nombreuses qu'elle a pu succomber suite aux coups qu'elle a visiblement reçus. Je n'exclus pas non plus la possibilité d'un décès par noyade, vu que son visage, enfin, ce qu'il en reste, était immergé dans le ruisseau. Cette trace, ici, semble par ailleurs démontrer qu'il y a eu strangulation...

Le lieutenant Ortega, grand, mince, le crâne dégarni et les sourcils épais, se tenait sur le chemin surplombant le ravin où le corps gisait, nu, partiellement masqué par les broussailles. Les techniciens en identification criminelle, plus couramment appelés TIC, procédaient aux relevés en vigueur à proximité du cadavre que la légiste examinait sur place. Aucun autre officier de police judiciaire n'était pour l'instant autorisé à fouler le sol où la victime, allongée sur le ventre, les mains ficelées dans le dos gisait depuis sa découverte. Le gel des lieux avait été immédiatement instauré afin d'éviter toute pollution de la scène de crime.

— Vous pensez qu'elle a été tuée ici même ?

— Si c'est le cas, elle ne s'est pas beaucoup défendue. Il y a bien quelques branches cassées par ici, mais... Je ne sais pas. L'analyse du corps nous permettra de l'établir de façon plus certaine. De même que le moment du décès. S'il y a eu lutte à cet endroit, on devrait retrouver des indices sur son corps, dans ses cheveux, tels que des brindilles, de la terre... La légiste observa les

ongles de la victime et grimaça.

— Avec le récent orage, c'est de la boue qu'on devrait trouver sur elle, vous en voyez ? lança Sabine depuis le chemin en surplomb.

La légiste poussa un soupir :

— Bon sang... Non, je ne vois pas de terre sous ses ongles. Or si elle s'est débattue ici, il est fort probable qu'à un moment ou un autre elle ait eu à s'appuyer au sol. Et en effet, la terre est encore un peu boueuse par ici. Mais... lieutenant, je dois vous dire... Je n'ai jamais vu un tel acharnement. Regardez ça.

De sa main gantée, le médecin tenait celle violacée de la pauvre femme dont les poignets étaient étroitement serrés l'un à l'autre par un lien bleuté qui avait sans doute stoppé la circulation de son sang. De son autre main, elle soulevait les doigts un à un :

— Ses doigts sont brisés. Sa main est... en mille morceaux.

Le lieutenant Ortega ne commenta pas davantage. Il fit volte-face et s'adressa à l'équipe des OPJ de la brigade de recherches ainsi qu'à celle des gendarmes de la brigade

territoriale montbrisonnaise venue en renfort et présente sur les lieux.

— On va passer cet endroit au peigne fin. Il est primordial de déterminer si cette femme a été tuée ici ou si le meurtrier s'est contenté d'y jeter son corps. Regardez partout.

Il décrivit un large cercle autour du lieu où les équipes mobilisées se tenaient.

— Soulevez chaque buisson, chaque brin d'herbe. Rien ne doit vous échapper. Le moindre détail peut avoir son importance, alors ouvrez grand les yeux : si elle était vivante en arrivant ici, cette femme n'était certainement pas nue. Il y a fort à penser que son agresseur lui a lui-même retiré ses vêtements. S'il y a eu lutte, vous retrouverez peut-être des morceaux de tissu.

— Ou sa deuxième chaussure, remarqua Thomas, perplexe. Pourquoi l'avoir déshabillée entièrement et lui avoir laissé une chaussure ?

— Vous savez, je ne m'étonne plus de ce genre de détails, répondit le lieutenant Ortega. Tous les cinglés ne sont pas dans les hôpitaux psychiatriques, malheureusement.

— Mais une seule chaussure... Ça veut

peut-être dire quelque chose...

— Sans doute, coupa le lieutenant. Mais on ne va pas non plus se focaliser sur un seul élément. Il faut avoir une vision globale, sans quoi on risque de faire des erreurs d'interprétation. On va laisser les TIC faire leur boulot maintenant. Docteur Rochard, j'attends votre rapport. Allons-y, messieurs.

Sabine sourit et secoua la tête. Sa présence aurait-elle échappé à son collègue ou ses cheveux courts lui donnaient-ils à ce point l'air d'être un garçon ?

— Dis, Thomas, tu trouves que je ressemble à un mec ?

Thomas rigola :

— Quoi, parce que tu préfères les filles ?

— Non ! Pour ça, je te prierais d'être un peu discret. J'ai pas envie que le nouveau lieutenant me catalogue vite fait. Après tout, je ne sais pas quel est son degré de tolérance à ce sujet. Non, mais, je te parle de mon look. Tu trouves que mes cheveux courts, ça fait mec ?

Thomas sourit et contempla le visage aux traits fins et extrêmement féminins de sa collègue.

— Tu connais Charlize Theron ? Je connais pas une femme plus sexy que cette bombe ! Et avec les cheveux courts, elle est carrément « bonasse ».

— « Bonasse » ? Non, mais t'es sérieux, là ? Sabine leva les yeux au ciel. Tu sais, t'es pas obligé d'utiliser ce genre de termes pour dire que tu trouves une femme belle.

Thomas rigola à nouveau :

— Quoi ! Tu vas pas me dire que je t'ai offusquée, là ! Eh ! C'est de Charlize Theron que je parlais, pas de toi ! Ah, mais je vois... Mais toi aussi, t'es plutôt bonasse, tu sais.

Sabine s'arrêta net.

— C'est quoi ton problème Thomas ? C'est fou ça, tu vois, la plupart des hommes, et tu en fais sans doute partie, pourront jurer qu'ils n'ont pas d'arrière-pensées en disant des choses comme « elle est bonne, elle a un beau cul, c'est une bombe ». Mais franchement, tu trouves que ça envoie quelle image de la fille en question ? Prends cette femme, là-bas, dans le ravin. Elle avait l'air plutôt pas mal, non ? En tout cas, elle avait un beau corps avant qu'on la défonce comme un vulgaire punching-ball. Tu dirais quoi, en

parlant d'elle, qu'elle était « bonasse » ?

Thomas fit une moue.

— OK. J'ai compris le message. Désolé.

Sabine sourit.

— Si seulement.

— Mais oui, je t'assure. Je vois ce que tu veux dire.

— Vraiment ?

— Vraiment. Tu sais, j'ai des sœurs. À la maison, c'est pas les hommes qui font la loi !

— Ouais. T'as rien compris en fait. Je te parle pas de sexe fort ou de sexe faible ou de ce genre de conneries. Je te parle de respect. D'image. De mots.

Thomas fit une nouvelle moue. D'évidence, ce discours n'avait pas l'impact escompté.

— OK. Si tu veux. On va peut-être bosser un peu maintenant, avant qu'Ortega nous tombe dessus.

— C'est ça, on en parlera plus tard. Attends une minute... Là, regarde, ce sillon. Sabine dégaina son appareil photo. On dirait bien que quelque chose a été traîné...

— Si la femme a été tuée ailleurs, le meurtrier l'a peut-être bien portée ou traînée

jusqu'ici.

— Et si ces traces ont bien été causées par le corps qu'on aurait traîné, cela fait remonter la mort à après l'orage de la semaine dernière. Il n'avait pas plu depuis des jours avant cet orage. La terre était desséchée. Jamais on n'aurait trouvé de tels sillons.

— Si on trouve de la terre sous sa chaussure, ça prouvera qu'elle a été traînée, puis jetée dans le ravin. Mais s'il n'y en a pas... Ça ne prouvera pas le contraire. Le meurtrier lui a laissé une seule chaussure. Il a très bien pu la nettoyer. Une seule chaussure. Ça ne te paraît pas bizarre, à toi ?

— Oui, Thomas, mais n'oublie pas d'avoir une vue d'ensemble.

— Je suis d'accord ! Mais quand même. Une chaussure de sport. La femme était peut-être en train de faire son jogging ici ? Un rôdeur l'aurait attaquée et...

— Sauf qu'on n'a pas vraiment de traces de lutte.

— Pas ici exactement, mais... Je vais remonter le chemin par-là. Tu peux essayer de l'autre côté. Je vais appeler un lapin blanc

pour qu'il nous fasse une belle empreinte et un relevé de la terre à cet endroit. Ce sillon finira peut-être bien par nous apprendre quelque chose.

— OK, je vais de ce côté. Et je prends Bertrand avec moi. Les autres sont déjà trop loin. Je crois qu'on ne devrait pas traîner. Le ciel commence à se charger. J'ai bien peur qu'un orage n'éclate d'ici peu. Pourvu que les collègues aient le temps de faire les relevés avant que le ciel ne nous tombe sur la tête...

— On file. On se retrouve ici dans, disons une heure ? Eh, au fait !

— Quoi ?

— N'empêche, Charlize Theron, c'est quand même une bombasse !

\* \* \*

— Tu n'aimes pas ? Camille ?

— Mmm ?

— Tu veux changer ? Ça ne te plaît pas ?

— Quoi... ? Oh, si, si, c'est très bon.

— Ne me raconte pas d'histoires, je vois bien que tu n'aimes pas ça. Ne te force pas

pour me faire plaisir, tu te rendrais malade. On a eu notre dose avec ton coup de soleil, c'est bon ! Si en plus tu nous fais une indigestion de fruits de mer... Attends, je vais appeler le serveur.

— Non ! Non, je t'assure, je... C'est juste que... Je n'ai pas très faim.

Yann fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il, Camille ? Je croyais que tu serais contente de passer cette soirée en tête à tête devant un dîner romantique...

— Oh, mais je le suis ! C'est ravissant, cet endroit. Ces... filets de pêche sur les murs, c'est...

Yann la fixait. Il attendait la suite. Depuis leur arrivée dans le restaurant de Dinard choisi pour sa proximité avec le petit port qui offrait une vue romantique sur les bateaux de pêche amarrés au ponton, Camille lui avait semblé ailleurs. Avant même de partir de la résidence, alors qu'il lui demandait si elle préférerait manger des fruits de mer ou des crêpes, elle avait simplement répondu « oui ». Oui aux fruits de mer ou oui aux crêpes ? Camille ? Bon, alors ce sera fruits de mer.

Yann ne chercha pas plus loin. Le coup de soleil et les médicaments avaient dû lui brouiller un peu les esprits. Un bon repas en amoureux et tout irait mieux. Parce que si les équipements de cuisine n'étaient pas de la première jeunesse, la résidence offrait tout de même un avantage incomparable : un service de garderie, même le soir ! C'était le petit « plus » qui les avait persuadés d'opter pour ce séjour. Une solution rêvée pour que leur jeune couple puisse savourer quelques instants rien que tous les deux, sans avoir à veiller sur Lucas qui, du haut de ses sept ans et demi, ne voulait pas manger autre chose que des pâtes, des pizzas ou du « Mac Do ».

Mais depuis que le serveur avait apporté le magnifique plateau pour deux, garni de tourteaux, crevettes roses, conques et bigorneaux, la jeune femme n'y avait pas touché. La corbeille de pain, elle, ne lui avait pas résisté. Et Yann commençait sérieusement à trouver ce comportement puéril fran-chement insupportable.

— Écoute, Camille, je ne te comprends pas. Je croyais que ça te ferait plaisir. Depuis qu'on est là, c'est notre premier moment tous

les deux. Je ne dis pas qu'on n'a pas passé des moments sympas tous les trois. D'ailleurs, ça me va de regarder l'Âge de glace ou Kung Fu Panda... Mais une soirée comme ça, c'est quand même agréable, non ? Regarde ce coucher de soleil sur la mer...

Camille sourit, découvrant tout à coup la beauté du lieu où elle se trouvait. Les flammes orangées du soleil couchant drapé dans les volutes des nuées mauves contrastaient avec le gris bleuté de la mer où glissait doucement l'astre du jour.

— Je suis désolée. Je me rends compte que je ne suis pas très vivable. Tu te donnes beaucoup de mal et moi... Je gâche tout.

— Non, n'exagérons rien. Je commence à te connaître et je vois bien qu'il y a quelque chose qui te tracasse. Tu as la tête ailleurs. J'aimerais que tu sois avec moi, mais tu ne l'es pas. Tu veux bien me dire ce qui se passe ?

Camille se mordit la lèvre inférieure. Elle savait parfaitement comment Yann réagirait si elle évoquait la question. Mais que pouvait-elle faire d'autre ?

— J'ai eu Sabine au téléphone.

— Je vois.

Yann lâcha la main de Camille et s'appuya contre le dossier de sa chaise. Il secoua la tête en souriant.

— C'est elle qui m'a contactée. Je te jure que je ne voulais pas...

— Écoute, Camille, je sais que tu aimes ton job. Mais on s'était mis d'accord. Dix jours. Dix petits jours, c'est tout ce que je te demande ! Tu ne peux pas mettre ton boulot de côté pendant dix *putain* de jours ?

Yann avait parlé un peu fort. La table d'à côté cessa sa conversation. Yann les regarda.

— Quoi ? Vous permettez qu'on s'engueule ?

— Yann, je t'en prie... Je suis désolée.

— Non, c'est faux. Tu n'es pas désolée. Tu ne peux pas couper le cordon, voilà tout ! Ton boulot, la BR, c'est ça, ta vie. Depuis que je te connais, c'est ça qui passe avant tout. Je ne sais pas quelle place j'occupe dans tout ça. J'ai vraiment du mal à savoir ce que tu ressens réellement pour moi, tu sais. Et ça me fait vraiment mal...

— Pardonne-moi, Yann. J'ai été stupide. Je t'assure que tu comptes beaucoup pour

moi. Je te promets de ne plus te parler de ça. Je vais oublier qu'une femme a été assassinée et que mes collègues sont coincés parce qu'ils n'ont aucune idée de qui il peut s'agir... Je vais me concentrer sur nous deux, je te promets.

— Ils n'ont aucune idée de qui elle est ?

— Non. Le corps était nu et son visage a été très abîmé. Pour l'instant, il est impossible de l'identifier.

Yann écoutait en grimaçant légèrement.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Pour le moment, on ne sait pas encore. Le corps était à demi dissimulé en contrebas d'un chemin. Entièrement nu. Enfin, en réalité... La femme avait une chaussure au pied.

— Une seule chaussure ?

— Oui.

— C'est bizarre, non ?

— Oui.

— Bon. Et tu comptes faire quoi ?

— Moi ? Mais rien du tout. Je suis ici, en vacances. Et j'ai bien l'intention de profiter de ces instants à tes côtés. D'ailleurs, je ne veux plus entendre parler de cadavre et

d'assassin. Les seuls cadavres admis dans cette conversation sont ces... pauvres bêtes qui me regardent, là... Tu sais, Yann, je dois t'avouer que je ne suis pas vraiment dingue des fruits de mer...

Yann leva les mains au ciel.

— Je suis vraiment désolée. Tu m'as dit toi-même que tu rêvais de passer tes vacances en Bretagne pour pouvoir manger de bons fruits de mer. Je n'ai pas voulu te décevoir...

— Camille ! Quand vas-tu arrêter de te forcer à faire ce que tu n'aimes pas pour ne pas vexer les gens ? Tu veux que je te rappelle l'épisode des huîtres à Noël chez mes parents ?

Camille fit une grimace en se remémorant les haut-le-cœur de ce réveillon où elle avait fait la connaissance de la famille de Yann. Les animaux de la mer n'étaient pas les bienvenus dans son assiette, et encore moins dans son estomac.

— S'il vous plaît !

Le serveur rapporta la carte. Camille choisit un jambon grillé. Le garçon s'amusa du regard échangé avec Yann qui semblait

chercher à excuser cette enfant qui ne savait pas ce qu'elle voulait.

Une fois dehors, le couple profita de la douceur de la soirée pour faire quelques pas sur l'esplanade qui longeait la mer. Ils s'arrêtèrent un instant pour contempler la mouette jonchée sur le crâne de la statue d'Alfred Hitchcock. Celle-ci semblait faire la conversation aux deux autres sculptées sur chacune des épaules du maître du suspense. Les cabines de plages blanc et bleu sagement alignées, le ressac, l'air iodé... Tout était parfait et Camille se sentit soudain terriblement bien. Elle posa sa tête sur l'épaule de Yann et laissa monter en elle un désir pour cet homme auprès duquel — et grâce auquel — elle pouvait désormais s'octroyer quelques moments de répit.

— Et si on rentrait à la résidence ? murmura-t-elle à l'oreille de Yann. Il nous reste encore une bonne heure avant de devoir récupérer Lucas, non ?